NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

50 Nº 3 1923

L'art d'intéresser au sermon

G. DE RHODEZ

p. 153 - 164

https://www.nrt.be/it/articoli/l-art-d-interesser-au-sermon-3102

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'Art d'intéresser au Sermon (1).

Pour produire des fruits dans des âmes, la première condition, après la grâce de Dieu, est d'éveiller l'attention

(1) **Francis P. Donnelly.** *The art of interesting*, its theory and practice. New-York, Kenedy, 1921, in-16, ix-321 pp.

de son auditoire et partant de l'intéresser. Un fidèle distrait n'emporte du sermon ni une idée, ni même une impression ; le flot de l'éloquence a passé sur lui comme la pluie sur le macadam de nos boulevards (1).

L'intérêt ne dépend pas uniquement de l'élocution ; un prédicateur fruste, avec une action médiocre, peut se faire écouter, tandis qu'un maître dans l'art de bien dire peut faire bâiller ; « l'homme le plus ennuyeux que j'entendis jamais, était un professeur de diction. »

« Il y a deux péchés impardonnables dans un orateur, disait un homme d'esprit : le premier, c'est de n'avoir rien à dire, et le second c'est de parler tout de même ». Gladstone consulté par un jeune député sur l'éloquence parlementaire, lui donna ces trois préceptes : « Ayez quelque chose à dire, dites-le, puis asseyez-vous ». Quiconque parle pour parler, ou continue à discourir quand le sujet est épuisé, n'obtiendra d'autre résultat que l'ennui ; et, ne l'oublions pas, pour lasser, il n'est pas nécessaire d'être long ; l'ennui peut naître en dix minutes aussi infailliblement qu'en soixante ; la seule différence est que dix minutes sont plus supportables.

Qu'un prêtre puisse se rendre coupable d'un de ces péchés semble inconcevable ; n'est-il pas chargé d'un message divin ? — Assurément un curé, surtout un curé de campagne, qui connaît bien ses ouailles, pour peu qu'il ait du zèle aura toujours quelque chose à dire, à son prône (2) ; — mais les autres ? Qu'arrive-t-il souvent ? L'échéance est prochaine... demain il faut prêcher, et le prêtre se demande : « que vais-je dire ? » Fiévreusement, il cherche... et ne trouve rien ! Il parcourt l'épître et l'évangile du jour, mais ces textes

(1) Une bonne méthode pour trouver ce qui convient à chaque auditoire, est de faire une enquête dans ce milieu sur ce qui est retenu des sermons, cfr p. 87, *Memory as test of interest.* — (2) Le prône est le sermon par excellence ; on ne pourrait trop engager les fidèles à suivre les instructions de leur propre pasteur qui a charge de leurs âmes.

sacrés ne lui suggèrent rien ; en désespoir de cause — s'il n'a pas eu la faiblesse de le faire plus tôt, — il consulte sa bibliothèque, prend un vieux sermonnaire, ou une revue qui publie des sermons tout faits, choisit... Maintenant il est tranquille... son sermon est prêt. Cet homme n'a rien à dire, il ennuyera infailliblement. Rien n'est funeste au prédicateur comme les sermonnaires !

Le sujet le plus intéressant et le plus actuel peut cependant être présenté d'une façon qui ne l'est guère ; et c'est ici que commence proprement *l'art d'intéresser*. Le livre du P. Donnelly a précisément pour objet d'enseigner la manière de frapper et de soutenir l'attention de l'auditoire ; nous espérons être utile à tous ceux qui sont obligés de parler souvent, en l'analysant.

1. Le *conventionnel* est l'ennemi principal de l'intérêt. La concurrence commerciale a forcé les marchands modernes à soigner autant, si pas davantage, la façon de présenter la denrée que la denrée elle-même ; comparez les exquises boîtes à bonbons avec le modeste cornet de papier dans lequel les confiseurs de jadis enveloppaient leurs sucreries ! « Les sermons ennuyeux servent leur marchandise dans les vieux cornets à papier, couverture peu engageante des vieilles idées ! » (p. 3). « Il est bien plus commode de dire les vieilles choses de la même vieille façon. Personne n'est troublé, ni les dormeurs sur leur chaise, ni les critiques conventionnels, parmi nos amis du clergé. La dignité de la chaire est sauve ; le prédicateur plane loin au-dessus de son auditoire, et si haut que personne ne peut l'atteindre ! Ayez un exorde conventionnel, qui peut mener n'importe où, une division conventionnelle, les preuves conventionnelles, les conclusions conventionnelles et envoyez vos auditeurs dans un ciel conventionnel, et vous serez au-dessus de la critique !... Mais renoncez à une de ces conventions, donnez quelque chose de neuf, de frais, d'excitant, mais qui soit difficile à

classifier... et vous serez censuré... mais vous aurez intéressé » (p. 4-5). Donc *non nova sed nove.*

Les mots eux-mêmes vieillissent, ils perdent leur relief, comme les monnaies usées; nés de la poésie, ils finissent par ne plus être que des signes algébriques. N'a-t-on pas dit que le langage était de la poésie fossilisée? Ainsi l'expression « tribunal de la pénitence », au début faisait image, aujourd'hui elle est un synonyme pur et simple de confession. Il faut donc rendre aux mots leur pouvoir de suggestion ou les remplacer par d'autres plus pittoresques.

Il en va de même pour les comparaisons. Le prédicateur ennuyeux sort de vieilles figures de rhétorique toutes poussiéreuses et décolorées; ses similitudes sont fanées, elles ne frappent plus l'imagination des fidèles, car elles ne sont pas de leur temps: elles n'ont rien d'actuel, ni de vivant. L'Écriture, elle, n'a rien de conventionnel : les mots, les figures, les paraboles sont prises, en pleine vie, en pleine expérience des contemporains auxquels elles s'adressent; elles sont, comme on dit aujourd'hui, vécues. Les Pères ne sont guère moins personnels.

Enfin rien n'est fatal comme le précepte d'un faux classicisme : « choisissez toujours les termes les plus généraux ». Au contraire, à l'exemple de Notre-Seigneur, il faut éviter les termes vagues ou abstraits pour l'idée et le mot concrets. Le classique écrira : « ne résistez pas au mal, et si l'on vous fait injure, ne vous vengez pas ». Mais Jésus disait : « si l'on vous soufflette sur la joue droite, présentez la gauche, et si l'on exige de vous votre manteau, cédez encore votre robe ».

En un mot, soyez *personnels;* exprimez *vos* idées et non des idées toutes faites, et dans une forme *qui soit bien vôtre.*

2. *L'actualité.* Un écrivain français définit l'éloquence : l'art de *dire quelque chose à quelqu'un.* Un sermon est une parole vivante, s'adressant à un auditoire déterminé. Il n'est,

en aucune façon, une composition académique; et bien des prêtres sont ennuyeux parce qu'ils ne songent qu'à faire un développement littéraire sur un sujet pieux, en vue de n'importe qui, d'un auditoire en général, au lieu de songer aux fidèles en chair et en os qui les écouteront, dans des circonstances absolument déterminées. Bien que prononcés, ces sermons sont en réalité des compositions écrites. Il est difficile de *parler* vraiment à une feuille de papier, avec un porte-plume réservoir, au milieu d'un nuage de fumée... L'auditoire disparaît dans la nue et le lointain; le contact ne s'établit pas.

Le style écrit, comme chacun sait, diffère totalement de celui de la conversation. Ici, l'interlocuteur est pris directement à partie; la parole vole droit au but, elle veut pénétrer de gré ou de force, et tout naturellement les figures dites de rhétorique se présentent d'elles-mêmes. L'éloquence est un combat contre un adversaire réel, un corps à corps où l'on veut vaincre. Le danger d'oublier ces vérités élémentaires menace surtout l'orateur sacré. Tandis que l'homme politique est sans cesse rappelé à la réalité par les interruptions et les murmures, le silence de l'église favorise l'illusion que le sermon n'est qu'une cérémonie pieuse où le fidèle est aussi passif qu'au chant des vêpres; on perd de vue que ce sont des êtres vivants que l'on doit conquérir, émouvoir et éclairer. Dire quelque chose à quelqu'un, premier moyen d'intéresser.

Le prédicateur rencontre une autre difficulté : son rôle étant d'instruire autant que d'émouvoir, il doit transformer sa science théologique en éloquence. Or, pour transformer ainsi une science en art, il faut du temps et de l'énergie. Ce n'est pas facile. L'art est *concret*, la science *abstraite*. Mesurez la distance qui sépare la Bible de la Somme de S. Thomas! Le prédicateur doit refaire tout le chemin en sens inverse. — La science est *calme*, l'art est *émotion*. — La science poursuit la découverte de nouvelles vérités, elle

est *démonstrative* et *enquêteuse*, l'art revêt de formes concrètes les vérités déjà connues; l'éloquence *vise à faire du bien*. — Mais surtout la science *est technique, l'art ne l'est pas*. Le prédicateur doit exclure rigoureusement de ses sermons tous les termes d'École. Ce langage est précieux dans l'étude de la théologie; car il est précis, net et coupe court aux ambiguités; une formule condense souvent des siècles de controverses, et en tout cas, bien comprise, elle dispense de longs développements. Mais plusieurs des qualités qui recommandent le langage technique en théologie, le rendent impropre à l'usage de la chaire. Ce langage suppose une formation spéciale; il n'est intelligible qu'aux seuls spécialistes. Le prêtre doit donc littéralement traduire sa théologie pour les fidèles, dans leur langue à eux. La même remarque vaut pour certains termes de l'ascétisme, comme « esprit intérieur », « vie spirituelle », « motifs surnaturels », etc. formules stéréotypées, qui ne disent rien à beaucoup de chrétiens, ou qu'ils comprennent mal.

Les vérités même les plus philosophiques peuvent être mises à la portée des plus ignorants. Un prédicateur populaire, le P. Pardow, s'était persuadé que pour la piété des villageois, il était très important de leur faire comprendre que « Dieu est personnel ». Une première comparaison s'offrit à lui : « un gouvernement est impersonnel ». « Je ne puis pas serrer la main aux États-Unis », s'écriait un vieux soldat, « mais mon colonel est le gouvernement pour moi ». Il songea ensuite à une couveuse. La lampe qui chauffe l'appareil représente l'idée d'un Dieu impersonnel, d'une force de la nature, tandis que, par contraste, la mère-poule suggère la pensée d'un Dieu personnel. Cette comparaison largement et habilement exploitée fit une telle impression, qu'un vieux paysan, très pieux, déclara que sa dévotion était toute transformée depuis ce sermon; et une femme d'œuvre écrivit au Père, dans son style paysan : « Ne pourriez-vous pas venir dans notre village

donner un sermon au sujet du poussin qui avait une vraie mère et de celui qui n'avait qu'une couveuse? Je suis certaine que ce sermon fera beaucoup de bien aux enfants de mon patronage ». La comparaison de la poule est d'ailleurs biblique.

Mais qu'on ne s'y trompe pas. L'art d'enseigner clairement et de mettre le dogme à la portée de tous suppose une sérieuse connaissance de la théologie. « En un sens, l'orateur doit posséder sa théologie mieux qu'un théologien de profession. » Une connaissance superficielle, verbale, où même purement conceptuelle ne peut suffire à l'orateur, il lui faut atteindre sous les mots et les concepts la réalité vivante, la vérité éternelle, s'il veut la traduire aux fidèles en leurs concepts à eux. Il doit dominer assez sa science pour ne plus être esclave des mots ni des formules, dans lesquels il l'a étudiée. Sa science s'étendra avantageusement aussi à l'histoire, à l'archéologie, à la nature : il y puisera mille analogies frappantes. Le secret de Chesterton est précisément de lire sa philosophie en tout, même dans les détails les plus vulgaires en apparence. Ainsi le prédicateur peut tirer avantage de tout.

3. Les deux qualités maîtresses dans l'art d'intéresser sont *l'imagination et la puissance d'émotion*.

La grande majorité des hommes et la plupart des femmes, sont incapables de suivre un raisonnement; en tous cas, raisonner les ennuie. Ils vibrent au contraire dès qu'on s'adresse au sentiment; c'est que suivre une argumentation est dur, mais sentir est spontané et agréable.

Pour éviter toute méprise, distinguons soigneusement entre l'émotion proprement dite, et ce qu'on appelle *l'émotion esthétique*. Celle-ci résulte de la contemplation du Beau; celle-là de l'appréhension vive d'un bien ou d'un mal. Lors donc qu'on demande au prédicateur d'émouvoir, on ne veut nullement dire qu'il doit faire parade de la beauté de ses pensées ou de ses moyens de rhétorique. La beauté n'est pas

exclue de l'art oratoire, mais elle n'a qu'une place subordonnée (1). Dans les autres arts, la beauté est le but suprême; il n'en va pas de même dans l'éloquence. Pourquoi? Parce que l'orateur, et surtout l'orateur sacré, a pour fin de faire *agir*; convertir, faire progresser dans la vertu et l'amour de Dieu : telle est sa raison d'être. — Or l'émotion esthétique n'engendre pas l'action : la beauté est statique; elle plaît, et ce lui est assez : « pulchrum dicitur id cuius ipsa apprehensione placet ». Les belles pensées, les théories brillantes, l'élégance du style, le charme de la voix excitent les applaudissements; mais là s'arrête leur effet, parce que c'est la fin même de la beauté : elle attire l'attention, fascine, surprend, charme; l'admiration contemplative est le suprême hommage dû à la beauté. « La beauté, dit encore S. Thomas, regarde l'intelligence (Somme, I. Q. 5, a. 4); le propre de la beauté est de plaire par la vue et la contemplation » (I. II. Q. 27, a. I). Aussi S. Augustin ayant soulevé un jour un murmure d'approbation s'écriait : « Je ne demande pas vos applaudissements mais vos larmes. » La volonté ne s'ébranle qu'à la vue d'un avantage, d'un objet dont la *possession* intéresse son bonheur ou son bien-être, et inversement d'un mal dont le contact peut faire souffrir. Le Bien est dynamique : « bonum habet rationem causae finalis, pulchrum proprie pertinet ad rationem causae formalis ».

Croire que, pour décider à agir, il suffit de montrer la vérité, c'est tomber dans l'erreur de ceux qui confondent connaître et vouloir, et prennent l'instruction comme synonyme d'éducation et de moralité. Un abîme sépare la théorie de la pratique, et c'est en agissant sur la volonté qu'on le fait franchir. Pour émouvoir celle-ci, l'orateur présentera des motifs d'action, il excitera le désir ou la crainte, la colère ou

(1) Plus exactement la beauté du discours résulte précisément de l'agencement de ses parties et de l'efficacité des moyens employés en vue de la fin à obtenir.

la pitié, la haine ou l'amour; en un mot les *passions*.

Le prédicateur cependant ne dédaignera pas la beauté. Pour lui, la beauté n'est pas une nécessité primordiale, comme la vérité et le bien; on peut persuader même dans un langage fruste; mais elle est un auxiliaire utile. Le prêtre souvent se heurte à des préjugés; la vérité qu'il propose n'éveille aucune sympathie dans les âmes; la splendeur de la forme, l'originalité des pensées, toutes les grâces de l'éloquence lui permettront d'approcher et comme d'apprivoiser les auditeurs et de se faire écouter. Voilà son rôle, « Docere, delectare, movere ». Le but suprême : faire agir.

4. Le P. Donnelly n'est pas loin de croire que l'imagination est par excellence la qualité du véritable orateur. « Les sermons ennuyeux sont généralement ceux dont l'imagination est absente ». Quelle est la fée qui rend aux vieux mots décolorés leur antique splendeur? fait trouver l'expression concrète, spécifique, actuelle, le terme qui fait image? Quelle magicienne crée pour les idées philosophiques une forme vivante et palpable et les place en pleine réalité? Qui donc dramatise les vérités abstraites et les revêt de chair? invente les comparaisons, transforme les similitudes en paraboles et les paraboles en drames vécus? sinon l'imagination?

La puissance d'émotion dépend elle-même, en grande partie, de l'imagination. On n'atteint la sensibilité des auditeurs que par elle. « Un missionnaire, un jour, prêchait un sermon sur l'enfer; sa conviction ardente, presque jusqu'à la souffrance, était manifeste; son visage était enflammé, ses yeux pleins de larmes, sa voix tremblait d'une émotion sincère, il s'épuisait dans son effort; et néanmoins l'auditoire restait froid ». « Il est resté dans son désert » disait un de ceux qui l'avaient écouté. Il ne suffit pas de pleurer, selon le précepte d'Horace, pour faire jaillir les larmes; il faut communiquer sa tristesse et faire *sentir* qu'il y a lieu de pleurer; il faut évoquer devant l'auditeur la scène qui nous

remue, le rendre présent à la tragédie qui nous empoigne, lui mettre sous les yeux les vues d'horreur qui nous font trembler, réveiller les images gracieuses ou terribles qui exciteront le désir ou la répulsion, l'espoir ou la crainte, la colère ou la pitié, l'amour ou la haine.

Ce pouvoir prestigieux est celui de l'imagination ; non pas, notons-le, d'une imagination purement passive, qui suit paresseusement les vagues visions suscitées par la lecture d'un roman ou d'une poésie, ou qui se laisse bercer mollement par ses rêves, mais d'une faculté *active, évocatrice* et *créatrice.*

5. Comment développer cette faculté? Souvent la lecture des romans est recommandée ; quoiqu'utile, elle ne donnera cependant pas tous les résultats désirés, parce qu'elle laisse le lecteur trop passif ; il se laisse entraîner sans effort. La poésie est déjà plus efficace ; elle est brève, suggestive, et pour l'apprécier il est nécessaire d'être actif et de forcer son imagination à voir ce que le poète esquisse. Mais rien ne vaut encore la Bible, si imagée, si grandiose et si sublime. L'ancien Testament en particulier offre le meilleur moyen de développer l'imagination, à condition, bien entendu, que cette dernière s'efforce de réaliser les visions des vieux prophètes. C'est dans la Bible et Homère que Bossuet s'est formé.

La réflexion et l'exercice seront très salutaires. Réfléchissez longuement, profondément sur votre sujet, jusqu'à ce que vous le dominiez complètement, que vous en voyiez tous les alentours et les aboutissants, et que du cœur même de votre sujet jaillissent les comparaisons et les similitudes. — L'exercice le plus recommandé est la traduction d'un passage abstrait en langage imagé et concret, ou vice-versa ; ou même le simple exercice de la traduction d'un poète étranger en notre propre langue.

Il importe également de s'habituer à ne pas user des mots comme de signes algébriques et à retrouver sous les mots les choses elles-mêmes et à les voir. Mais rien ne remplace l'esprit

d'observation. Ne passons pas distraits à côté des choses, sans les voir; au contraire efforçons-nous d'enrichir notre mémoire sensible de formes et de couleurs. Si nous sommes familiers avec les spectacles de la nature, avec les objets concrets de tout genre, nous ne serons pas à court d'images. L'exemple d'un orateur populaire d'Amérique nous fera mieux encore comprendre ce conseil.

Le P. Pardow (1), nous dit-on, ne perdait jamais de vue son rôle de prédicateur; il était toujours occupé à préparer ses sermons. Vers cette fin, il dirigeait toutes ses lectures, fût-ce celle de son journal. Ses promenades quotidiennes n'étaient pas perdues, car son esprit observateur et toujours en éveil s'intéressait à toutes les manifestations de la vie, continuellement en quête d'illustrations, d'exemples, de comparaisons neuves et actuelles, ou de traits frappants.

Il entrait dans les fermes, les musées, les halls, les marchés, faisant son profit de tout. Voulant, un jour, comparer l'examen de conscience à un livre de comptes, il se rendit dans un grand magasin de Washington pour étudier la comptabilité. Une autre fois, il fit le voyage de Woodstock sur un « trolley-car » pour renouveler une comparaison. Aussi n'usait-il jamais d'une figure, même banale, d'une façon

(1) L'exemple du père Pardow est très suggestif. Il fut orateur par vocation et élection volontaire. Du jour où il fut destiné à la chaire, il concentra sur la prédication toutes les énergies de son âme. Chaque jour il faisait une promenade et des exercices spéciaux pour habituer ses poumons à respirer profondément. Chaque jour aussi il prenait un bain froid pour s'endurcir et ainsi éviter les enrouements. Dès ses débuts dans la prédication, il sollicita avec ardeur et toujours il reçut avec reconnaissance toutes les critiques, même les plus menues, qu'on pouvait lui adresser sur sa voix, son geste, la composition, l'élocution; et toutes ces critiques, ainsi que les fautes commises, les succès et insuccès avec leurs causes, il les annotait soigneusement afin de corriger ses défauts et de développer ses qualités. Il continua cette pratique pendant 25 ans! Toutes ses études, toutes ses lectures étaient uniquement dirigées vers la prédication; il inscrivait dans des cahiers tout ce qui pourrait lui servir un jour.

banalé; il avait le secret de la renouveler. Il avait aussi acquis le don de voir toutes choses vivement, distinctement, comme si elles étaient présentes; bien plus il vivait lui-même les scènes qu'il décrivait et en devenait acteur.

Par la même méthode, grâce à des méditations longues et intimes, où il s'était efforcé d'entrer en contact direct avec les épisodes évangéliques, d'entendre les paroles, de partager les sentiments, de prendre lui-même part aux faits, de converser avec le Christ et les apôtres, « comme s'il eût été présent », la Bible était pour lui tout autre chose qu'un livre d'antiquités sacrées. Dans sa bouche la parole éternelle devenait contemporaine, et accessible à tous, et les événements lointains de la Judée se déroulaient devant les auditeurs, avec la vie et le relief des faits actuels.

Nous ne pouvons que signaler les intéressantes remarques sur le style académique et populaire, le journalisme, la virtuosité littéraire, la fantaisie, la nouveauté et l'excentricité; l'originalité et l'imitation. Ce que nous avons dit suffira pour montrer l'intérêt du livre du P. Donnelly.

G. DE RHODEZ.